

**CLASSE DE 4ÈME : ÉTUDIER UNE NOUVELLE RÉALISTE DU XIX<sup>E</sup> SIÈCLE AFIN DE PRÉPARER LA LECTURE DU RECUEIL AUQUEL ELLE APPARTIENT**

**SEQUENCE REALISEE PAR PATRICE DEIDDA,  
AGREGE DE LETTRES MODERNES.**

**Guy de MAUPASSANT, « Aux champs » in *les Contes de la Bécasse*, 1883.  
(texte intégral présenté en deux parties distinctes, cf. annexe VIII)**

Séance 1 (1 h) : dominante lecture (analytique)

*Analyser l'incipit*

Texte : I, ll. 1 à 58.

Déroulement :

1. lecture expressive de l'extrait par le professeur
2. informations données par le professeur sur la nouvelle au XIX<sup>e</sup> siècle en fonction de la première note qui accompagne le texte
3. vérification de la compréhension :  
De combien de familles est-il question ? Comment se nomment-elles ?  
Ont-elles des points communs ? Peut-on les différencier ?  
Quels nouveaux personnages font leur apparition à partir de la ligne 44 ?
4. lecture analytique

**I. LE CADRE ET LES PERSONNAGES**

1. (ll. 1-5) Où l'action se situe-t-elle ?
  - références à la campagne normande (*une colline*, l. 2 ; *une petite ville de bains*, l. 3 ; *la terre inféconde*, l. 4)
2. (ll. 5-18 et 25-43) Qui sont les personnages présentés ? Qu'apprend-on sur eux ?
  - indications sur la vie des paysans normands au XIX<sup>e</sup> siècle (conditions de travail, l. 4 ; familles nombreuses ll. 5-10 et 13-19 ; vie routinière, ll. 26,-30 ; alimentation, ll. 34-41)
3. (ll. 20-24) Quel est le seul élément de différenciation qui existe entre les Tuvache et les Vallin ?
  - la composition des familles
4. (ll. 28-30) Quelle image est ici employée ? Sous quelle forme est-elle reprise à la fin du paragraphe (l. 39) ? Que peut-on en déduire
  - comparaison avec les gardeurs d'oies (image qui renvoie à l'univers qui est celui des personnages) : les enfants sont assimilés à des animaux qu'on nourrit de pâtée (l. 29), qu'on « empâte » (l. 39)

**II. L'INTRIGUE QUI SE NOUE**

5. a - Quel est le temps dominant ll. 1-43 ? Pourquoi ce temps est-il employé ?
  - l'imparfait permet la mise en place du cadre de la fiction (description du décor, présentation des personnages, analyse de leur situation : éléments de la situation initiale)
5. b - La ligne 45 s'ouvre sur une rupture : comment se matérialise-t-elle dans le texte ?
  - indication de temps précise, emploi du verbe « s'arrêter » au passé simple et de l'adverbe « brusquement » (élément déclencheur qui va permettre à l'histoire de commencer)
6. a - Quels nouveaux personnages font leur apparition ?
  - le couple d'aristocrates (ou de bourgeois)
6. b - (ll. 46-48 et 56 à 58) Qu'apprend-on sur le personnage féminin ?
  - Mme d'Hubières est une jeune femme volontaire (« *qui conduisait elle-même* », l. 47), qui est en mal d'enfant et qui se comporte comme une petite fille gâtée (ll. 56-58)
6. c - (ll. 52-54) Selon vous, quel est le problème de ce couple ? Que peut-on en déduire pour la suite de l'histoire ?
  - l'impossibilité d'avoir des enfants va rapprocher les aristocrates des paysans qui ont des familles nombreuses

## 5. synthèse collective puis individuelle sur ce que nous apprend l'incipit

### Prolongement :

Lire la suite du texte (lignes 59-192) et rédiger le scénario de la suite et de la fin possibles de ce début de nouvelle.

Séance 2 (1 h) : dominante lecture (cursive)

*Acquérir des connaissances sur l'auteur en comparant deux biographies*

Textes : biographies de Maupassant (Wikipédia et article du *Dictionnaire Hachette 2007* ou *Petit Larousse 2010*)

### Prolongement :

À partir d'un modèle donné, rédiger la fiche biographique d'Émile Zola.

Séance 3 (1 h) : dominante lecture (cursive)

*Dégager la structure de la première partie de la nouvelle*

Texte : I, ll. 1 à 193

Séance 4 (1 h) : dominante langue (vocabulaire)

*Étudier la façon dont les personnages sont désignés pour aboutir à une interprétation*

Texte : I, ll. 1 à 193

### Déroulement :

#### I. LES ENFANTS DES PAYSANS

- (ll. 3-51) repérage dans le texte des mots ou expressions qui désignent les enfants (activité qui peut être demandée en amont, à la maison)
- classement des termes repérés en fonction de ce qu'ils expriment (travail à faire en commun en classe)

le rang dans la famille		l'animalité	le mélange, l'indistinction
<i>tous leurs petits</i> (l. 5)	<i>toute la marmaille...</i>	<i>tous leurs petits</i>	<i>tous leurs petits grouillait</i> (l. 7)
<i>Les deux aînés</i> (l. 8) <i>les deux cadets</i> (l. 9)		<i>leurs produits...</i>	<i>dans le tas</i> (l. 14)
<i>trois filles et un garçon</i> (l. 23) <i>une fille et trois garçons</i> (l. 24)	<i>leurs mioches</i> (l. 29)	<i>donner la pâtée</i> (l. 29) <i>comme les gardeurs d'oies assemblent leurs bêtes</i> (l. 30)	<i>Tout cela</i> (l. 25)
<i>Les enfants... par rang d'âge</i> (l. 31)		<i>Le dernier moutard</i> (l. 33)	<i>empâtait... le petit</i> (l. 39)
<i>toute la lignée</i> (l. 38)	<b>(registre familial)</b>		

- les termes sont souvent péjoratifs quel que soit le registre auquel ils appartiennent
- ce qui prédomine ce sont les champs lexicaux de l'animalité et du mélange indistinct : les

enfants sont donc associés à des animaux que ce soit chez les paysans, chez les nantis ou du côté du narrateur

- on perçoit même une propension à présenter ces êtres à la limite de l'humanité (*Tout cela, leurs produits*)
- il faut donc voir chez Maupassant une façon très cruelle de présenter les choses (possible reflet de la classe sociale à laquelle il appartenait)

## II. LE PERSONNAGE DE MME D'HUBIERES

1. repérage dans le texte des mots ou expressions qui désignent le personnage (ll. 46-77)
2. repérage dans le texte des mots ou expressions qui le caractérisent (ll. 122-188)

désignation	caractérisation
une jeune femme... La jeune femme (l. 55)	qui conduisait elle-même (ll. 46-47)
Mme Henri d'Hubières (l. 77)	le baisa passionnément sur ses joues sales (l. 62) joua avec eux comme une gamine (l. 70) éperdue, se mit à pleurer [...] avec une voix pleine de sanglots, une voix d'enfant dont tous les désirs ordinaires sont satisfaits (l. 122-125) à travers ses larmes, avec une ténacité de femme volontaire et gâtée, qui ne veut jamais attendre (l. 140-142) trépignant d'impatience, les accorda tout de suite ; et, comme elle voulait enlever l'enfant, elle donna cent francs en cadeau (l. 181-184) radieuse, emporta le marmot hurlant, comme on emporte un bibelot désiré d'un magasin (l. 187-189)

- certes le personnage est en manque d'enfant, souffre de la stérilité du couple mais il est présenté comme une petite fille capricieuse, une enfant gâtée à qui sa position sociale peut tout permettre même de s'acheter un enfant comme n'importe qu'elle marchandise
- il faut voir là le regard pessimiste porté par Maupassant : quelle que soit sa condition sociale, aucun personnage ne trouve grâce à ses yeux

Prolongement : Vérifier les observations faites en cours sur le pessimisme de Maupassant.

**Repérez la façon dont sont désignés les paysans dans l'ensemble de la nouvelle. Que constatez-vous ? Est-ce en accord avec ce que l'on a mis en évidence en cours ?**

**Vous aurez soin de rédiger vos réponses.**

**Séance 5** (1 h) : dominante lecture (cursive)

*Étudier l'ancrage de la nouvelle dans la réalité d'une époque ; définir l'effet de réel*

Texte : I, ll. 1-48 ; ll. 150-193.

**Séance 6** (1 h) : dominante langue

*Revoir la conjugaison des verbes à l'imparfait de l'indicatif et les problèmes orthographiques qui y sont liés*

Prolongement : Emploi de l'imparfait.

**Rédiger un résumé de la situation initiale de la nouvelle (ll. 1-44) en employant l'imparfait de l'indicatif.**

**Séance 7** (1 h) : dominante lecture (cursive)

*Étudier l'organisation de la seconde séquence narrative pour la mettre en relation avec la première séquence narrative*

Texte : II, ll. 193 à 307

**Séance 8** (1 h) : dominante langue (grammaire)

*Revoir les valeurs des temps simples et des temps composés du passé de l'indicatif dans le récit au passé*

Texte : extraits pris sur l'ensemble de la nouvelle

Prolongement : D'après une image, rédiger un court texte associant récit et description.

□ (Consignes d'écriture à élaborer : 3 maximum)

À partir de la scène représentée dans ce tableau de Gustave Courbet, rédigez au passé un paragraphe racontant la rencontre de ces trois personnages dans ce coin de nature.

Vous insèrerez un bref portrait d'un des trois hommes.

Vous aurez soin d'employer les temps qui conviennent pour le récit et pour le portrait.



Gustave COURBET, *la Rencontre ou Bonjour Monsieur Courbet*, 1854 ; (huile sur toile, 132 x 150,5 cm ; Musée Fabre, Montpellier).

Séance 9 (1 h) : préparation du premier travail d'écriture afin d'établir les critères de réussite

*Donner deux fins possibles à un même début de nouvelle*

Texte : Guy de MAUPASSANT, « Le Papa de Simon » in *la Maison Tellier*, 1881. (cf. annexe V)

□ (Séance à bâtir)

**Sujet** : Voici le début d'une nouvelle de Maupassant, « Le Papa de Simon » (parue dans *la Réforme* le 11/02/1879).

Proposez deux fins possibles : l'une qui conviendrait à un « conte », au sens traditionnel de « conte de fées » ; l'autre, plus cruelle, qui conviendrait à une nouvelle dans la tonalité de « Aux Champs ».

Consignes d'écriture :

□ (À établir)

Séance 10 (1 h) : dominante lecture (analytique)

*Étudier l'écriture de Maupassant : l'art du dialogue*

Texte : II, ll. 260-306

Séance 11 (1 h) : dominante langue (grammaire)

*Les paroles rapportées au style direct*

Texte : II, ll. 193 à 307

Prolongement : Raconter une scène en insérant un dialogue.

**Sujet** : Donnez une courte suite à ce texte en racontant la scène entre les deux personnages et en y insérant un dialogue.

Tous les samedis, régulièrement, Ferdinand Sourdis venait renouveler sa provision de couleurs et de pinceaux dans la boutique du père Morand [...].

Le plus souvent, il tombait sur Mlle Adèle, la fille du père Morand, qui peignait elle-même de fines aquarelles, dont on parlait beaucoup à Mercœur<sup>1</sup>.

1. **Mercœur** : petite ville de province où se déroule l'action.

**Consignes d'écriture :**

1. **Faire alterner récit et discours (cinq répliques au minimum).**
2. **Utiliser la ponctuation qui convient à l'insertion du dialogue dans le récit.**
3. **Faire varier les verbes de parole.**

**Séance 12** (1 h) : histoire des arts

*Mettre en relation deux œuvres picturales du XIX<sup>e</sup> siècle*

Œuvres : 1. Léon-Augustin LHERMITTE, *la Paye des moissonneurs*, 1882.

2. Henri FANTIN-LATOURE, *la Famille Dubourg*, 1878.

Prolongement :

**Justifier les choix faits par le professeur pour illustrer la nouvelle.**

**Séance 13** (1 h) : dominante lecture (cursive)

*Comparer la nouvelle et sa source probable : « La Parole de l'enfant prodigue »*

Texte : *Évangile de saint Luc*, chapitre I, versets 11/32, *Bible de Jérusalem*, éd. du Cerf Paris 1973.

(cf. annexe II)

**Séance 14** (1 h) : dominante lecture (cursive)

*Suivre l'évolution d'un genre littéraire : la nouvelle*

Texte : René GODENNE, « La nouvelle française des origines à nos jours » paru dans *Le Français Aujourd'hui*, septembre 1989.

(cf. annexe IV)

Prolongement :

**Faire une recherche au CDI ou en bibliothèque sur des recueils de nouvelles des XX<sup>e</sup> / XXI<sup>e</sup> s. pour vérifier si ce qui a été établi en cours est toujours valable. En choisir une pour la présenter à la classe.**

**Séance 15** (1 h) : dominante lecture (analytique)

*Aborder la description réaliste*

Texte : Honoré de BALZAC, *la Maison du Chat-qui-pelote*, 1829. (cf. annexe I)

Prolongement : Rédiger une courte description en rapport avec le texte étudié.

**Sujet** : Décrivez l'intérieur du troisième étage tel que vous vous l'imaginez après l'étude de ce texte de Balzac.

**Vous utiliserez des adjectifs qualificatifs qui exprimeront votre jugement.**

**□ (Consignes d'écriture à élaborer : 3 maximum)**

**Séance 16** (1 h) : dominante lecture (cursive)

*Connaître la conception du réalisme que se faisait Maupassant*

Texte : Guy de MAUPASSANT, *le Roman*, Préface de *Pierre et Jean*, septembre 1887.

(cf. annexe VII)

**Séance 17** (1 h) : dominante lecture/expression

*Mettre en relation fait divers et nouvelle afin de préparer le travail d'expression écrite*

GT de trois faits divers pris dans *Marianne* du 8 au 14 septembre 2007

(cf. annexe VI)

**Sujet** : À partir d'un des trois faits divers pris dans *Marianne* du 8 au 14 septembre 2007, rédigez une nouvelle.

**Votre texte devra respecter les règles définies lors de l'étude de l'article de René Godenne (« La nouvelle française, des origines à nos jours », paru dans le n° 87 du *Français Aujourd'hui*, septembre 1989.)**

### **Consignes d'écriture :**

1. Partir de l'anecdote contenue dans un de ces faits divers pour imaginer une histoire originale.
2. Rédiger un texte aux temps du passé ; le récit sera à la troisième personne.
3. Écrire un récit qui s'inscrit bel et bien dans la réalité.
4. Respecter le schéma narratif et clore le récit sur une phrase brève.
5. Insérer des dialogues dans le récit et faire varier les verbes de parole.

### **ÉVALUATION :**

- l'imparfait de l'indicatif
  - dictée les temps du passé (extrait de « Aux Champs », ll. 66-76)
  - questionnaire de lecture sur une nouvelle réaliste du XIX<sup>e</sup> siècle
- Texte : Émile ZOLA, « Villégiature », *Contes et nouvelles* (1864-1874).

### **PROLONGEMENTS :**

- Présenter une nouvelle des XX<sup>e</sup> / XXI<sup>e</sup> s. (cf. séance 14).
- Établir collectivement une grille d'évaluation de la prestation orale.
- Préparer la lecture du recueil de Maupassant, *les Contes de la Bécasse* (dossier pp. 28-29, *Fleur d'encre* 4<sup>e</sup>)
- Après lecture du recueil, présenter oralement à l'ensemble de la classe une nouvelle du recueil (à l'exception de « La Peur » qui sera vue lors de la séquence suivante sur la nouvelle fantastique).

### **ANNEXES :**

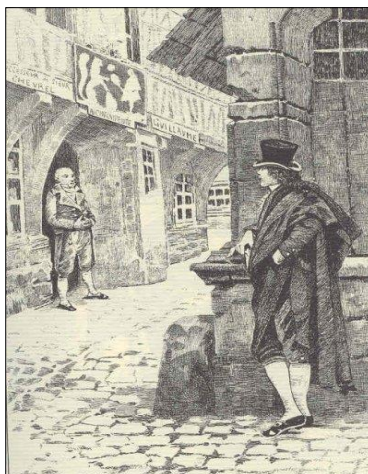
- I. Extrait de l'incipit de *la Maison du Chat-qui-pelote*
- II. « La Parabole de l'Enfant prodigue »
- III. « Villégiature »
- IV. « La nouvelle française des origines à nos jours »
- V. Début de « Le Papa de Simon »
- VI. Faits divers pris dans *Marianne*
- VII. Extrait de la préface de *Pierre et Jean*
- VIII. « Aux Champs »

## *La Maison du Chat-qui-pelote*<sup>1</sup>

**P**AR UNE MATINEE PLUVIEUSE, AU MOIS DE MARS, un jeune homme, soigneusement enveloppé dans son manteau, se tenait sous l'auvent<sup>2</sup> de la boutique qui se trouvait en face de ce vieux logis, et paraissait l'examiner avec un enthousiasme d'archéologue. À la vérité, ce débris de la bourgeoisie du seizième siècle pouvait offrir à l'observateur plus d'un problème à résoudre. Chaque étage avait sa singularité. Au premier, quatre fenêtres longues, étroites, rapprochées l'une de l'autre, avaient des carreaux de bois dans leur partie inférieure, afin de produire ce jour douteux, à la faveur duquel un habile marchand prête aux étoffes la couleur souhaitée par ses chalands<sup>3</sup>. Le jeune homme semblait plein de dédain pour cette partie essentielle de la maison, ses yeux ne s'y étaient pas encore arrêtés. Les fenêtres du second étage, dont les jalousies<sup>4</sup> relevées laissaient voir, au travers de grands carreaux en verre de Bohême, de petits rideaux de mousseline rousse, ne l'intéressaient pas davantage. Son attention se portait particulièrement au troisième, sur d'humbles croisées dont le bois travaillé grossièrement aurait mérité d'être placé au Conservatoire des arts et métiers pour y indiquer les premiers efforts de la menuiserie française. Ces croisées avaient de petites vitres d'une couleur si verte, que, sans son excellente vue, le jeune homme n'aurait pu apercevoir les rideaux de toile à carreaux bleus qui cachaient les mystères de cet appartement aux yeux des profanes<sup>5</sup>. Parfois, cet observateur, ennuyé de sa contemplation sans résultat, ou du silence dans lequel la maison était ensevelie, ainsi que tout le quartier, abaissait ses regards vers les régions inférieures. Un sourire involontaire se dessinait alors sur ses lèvres, quand il revoyait la boutique où se rencontraient en effet des choses assez risibles. Une formidable pièce de bois, horizontalement appuyée sur quatre piliers qui paraissaient courbés par le poids de cette maison décrépite, avait été rechampie<sup>6</sup> d'autant de couches de diverses peintures que la joue d'une vieille duchesse en a reçu de rouge. Au milieu de cette large poutre mignardement<sup>7</sup> sculptée se trouvait un antique tableau représentant un chat qui pelotait.

Honoré de BALZAC, *la Maison du Chat-qui-pelote*, 1829.

Illustration d'Édouard TOUDOUZE pour *la Maison du Chat-qui-pelote*, 1829.



- 
- 1 . Peloter : jouer avec une balle (terme de pelote basque).
  - 2 . Auvent : petit toit pour protéger de la pluie.
  - 3 . Chaland : acheteur.
  - 4 . Jalousies : persiennes formées de minces lattes parallèles et mobiles.
  - 5 . Profane : ignorant.
  - 6 . Rechampie : repeinte.
  - 7 . Mignardement : délicatement.

## La Parabole de l'Enfant prodigue

Lorsque les écrivains imaginent et construisent leur œuvre, il arrive qu'ils utilisent des bribes, des fragments d'histoires anciennes, déjà lues ou entendues. Bien sûr, ils ne les reprennent pas entièrement, mais – souvent involontairement – les assimilent, en les déformant et en les adaptant à leur propre univers. Ainsi les textes sont-ils souvent imprégnés de réminiscences, ou de références à des textes antérieurs.

Il serait intéressant de comparer « Aux Champs » de Guy de **Maupassant** avec un texte antérieur, vieux d'environ 2 000 ans, tiré des Évangiles<sup>8</sup> : « La Parabole de l'Enfant prodigue ». L'auteur du texte est saint Luc : il rapporte dans son Évangile les paroles de Jésus racontant une « parabole », c'est-à-dire une sorte de fable qui propose, à la fin du récit, une leçon, un enseignement.

**I**L<sup>9</sup> DIT ENCORE : « Un homme avait deux fils. Le plus jeune dit à son père : “Père, donne-moi la part de fortune qui me revient.” Et le père leur partagea son bien.

Peu de jours après, rassemblant tout son avoir, le plus jeune fils partit pour un pays lointain et y dissipa tout son bien en vivant dans l'inconduite.

Quand il eut tout dépensé, une famine sévère survint en cette contrée et il commença à sentir la privation. Il alla se mettre au service d'un des habitants de cette contrée, qui l'envoya dans ses champs garder les cochons. Il aurait bien voulu se remplir le ventre des caroubes<sup>10</sup> que mangeaient les cochons, mais personne ne lui en donnait. Rentrant alors en lui-même, il se dit : “Combien de mercenaires de mon père ont du pain en surabondance, et moi je suis ici à périr de faim ! Je veux partir, aller vers mon père et lui dire : Père, j'ai péché contre le Ciel et envers toi ; je ne mérite plus d'être appelé ton fils, traite-moi comme l'un de tes mercenaires.” Il partit donc et s'en alla vers son père.

Tandis qu'il était encore loin, son père l'aperçut et fut pris de pitié ; il courut se jeter à son cou et l'embrassa tendrement. Le fils alors lui dit : “Père, j'ai péché contre le Ciel et envers toi, je ne mérite plus d'être appelé ton fils.” Mais le père dit à ses serviteurs : “Vite, apportez la plus belle robe et l'en revêtez, mettez-lui un anneau au doigt et des chaussures aux pieds. Amenez le veau gras, tuez-le, mangeons et festoyons, car mon fils que voilà était mort et il est revenu à la vie ; il était perdu et il est retrouvé !” Et ils se mirent à festoyer.

Son fils aîné était aux champs. Quand, à son retour, il fut près de la maison, il entendit de la musique et des danses.

Appelant un de ses serviteurs, il s'enquérissait de ce que cela pouvait bien être. Celui-ci lui dit : “C'est ton frère qui est arrivé, ton père a tué le veau gras, parce qu'il l'a recouvré<sup>11</sup> en bonne santé.” Il se mit alors en colère, et il refusait d'entrer. Son père sortit l'en prier. Mais il répondit à son père : « Voilà tant d'années que je te sers, sans avoir jamais transgressé un seul de tes ordres, et jamais tu ne m'as donné un chevreau, à moi, pour festoyer avec mes amis ; et puis ton fils que voilà revient-il, après avoir dévoré ton bien avec des prostituées, tu fais tuer pour lui le veau gras !”

Mais le père lui dit : “Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi. Mais il fallait bien festoyer et se réjouir puisque ton frère que voilà était mort et il est revenu à la vie ; il était perdu et il est retrouvé !” »

*Évangile de saint Luc, chapitre I, versets 11/32,  
Bible de Jérusalem, éd. du Cerf Paris 1973.*

---

<sup>8</sup> . *Évangiles* : textes du Nouveau Testament de la Bible, pour les chrétiens. Ces livres, au nombre de quatre, rapportent la vie de Jésus, fils de Dieu pour les chrétiens. Elle est racontée selon quatre versions différentes, écrites par les apôtres Matthieu, Marc, Luc et Jean.

<sup>9</sup> . **II** : c'est Jésus qui parle.

<sup>10</sup> . **Caroubes** : fruits du caroubier, à pulpe sucrée.

<sup>11</sup> . **Recouvré** : retrouvé.



## Villégiature<sup>1</sup>

A BOUTIQUE DU BONNETIER<sup>2</sup> GOBICHON est peinte en jaune clair ; c'est une sorte de couloir obscur, garni à droite et à gauche de casiers exhalant une vague senteur de moisi ; au fond, dans une ombre et un silence solennels<sup>3</sup>, se dresse le comptoir. La lumière du jour et le bruit de la vie se refusent à se hasarder dans ce tombeau.

La villa du bonnetier Gobichon, située à Arcueil<sup>4</sup>, est une maison à un étage, toute plate, bâtie en plâtre ; devant le corps de logis, s'allonge un étroit jardin enclos d'une muraille basse. Au milieu, se trouve un bassin qui n'a jamais eu d'eau ; çà et là se dressent quelques arbres étiques<sup>5</sup> qui n'ont jamais eu de feuilles. La maison est d'une blancheur crue, le jardin est d'un gris sale. La Bièvre coule à cinquante pas, charriant des puanteurs ; des terres crayeuses s'étendent à l'horizon, des débris, des champs bouleversés, des carrières béantes et abandonnées, tout un paysage de misère et désolation.

Depuis trois années, Gobichon a l'ineffable<sup>6</sup> bonheur d'échanger chaque dimanche l'ombre de sa boutique pour le soleil ardent de sa villa, l'air du ruisseau de sa rue pour l'air nauséabond de la Bièvre.

Pendant trente ans il a caressé le rêve insensé de vivre aux champs, de posséder des terres où il ferait bâtir le château de ses songes. Rien ne lui a coûté pour contenter son caprice de grand seigneur ; il s'est imposé les plus dures privations : on l'a vu, pendant trente ans, se refuser une prise de tabac et une tasse de café, empilant gros sou sur gros sou.

Aujourd'hui, il a assouvi sa passion. Il vit un jour sur sept dans l'intimité de la poussière et des cailloux. Il mourra content.

Chaque samedi, le départ est solennel.

Lorsque le temps est beau, la route se fait à pied ; on jouit mieux ainsi des beautés de la nature.

La boutique est laissée à la garde d'un vieux commis qui a charge de dire à chaque client qui se présente :

– Monsieur et madame sont à leur villa d'Arcueil.

Monsieur et madame, équipés en guerre<sup>7</sup>, chargés de paniers, vont chercher à la pension voisine le jeune Gobichon, gamin d'une douzaine d'années, qui voit avec terreur ses parents prendre le chemin de la Bièvre. Et durant le trajet, le père, grave et heureux, cherche à inspirer à son fils l'amour des champs en dissertant sur les choux et sur les navets.

On arrive, on se couche. Le lendemain, dès l'aurore, Gobichon passe la blouse du paysan : il est fermement décidé à cultiver ses terres ; il bêche, il pioche, il plante, il sème toute la journée. Rien ne pousse ; le sol, fait de sable et de gravats, se refuse à toute végétation. Le rude travailleur n'en essuie pas moins avec une vive satisfaction la sueur qui inonde son visage. En regardant les trous qu'il creuse, il s'arrête tout orgueilleux et il appelle sa femme :

– Madame Gobichon, venez donc voir ! crie-t-il. Hein ! quels trous ! sont-ils assez profonds ceux-là !

La bonne dame s'extasie sur la profondeur des trous.

L'année dernière, par un étrange et inexplicable phénomène, une salade, une romaine haute comme la main, rongée et d'un jaune sale, a eu le singulier caprice de pousser dans un coin du jardin. Gobichon a invité trente personnes à dîner pour cette salade.

Il passe ainsi la journée entière au soleil, aveuglé par la lumière crue, étouffé par la poussière.

À son côté se tient son épouse, poussant le dévouement jusqu'à la suffocation<sup>8</sup>. Le jeune Gobichon cherche avec désespoir les minces filets d'ombre que font les murailles.

Le soir, toute la famille s'assied autour du bassin vide et jouit en paix des charmes de la nature. Les usines du voisinage jettent une fumée noire ; les locomotives passent en sifflant, traînant toute une foule endimanchée bruyante ; les horizons s'étendent, dévastés, rendus plus tristes encore par ces éclats de rire qui rentrent à Paris pour une grande semaine. Et, mêlées aux puanteurs de la Bièvre, les odeurs de friture et de poussière passent dans l'air lourd.

Gobichon attendri regarde religieusement la lune se lever entre deux cheminées.

Émile ZOLA, « Villégiature », *Contes et nouvelles* (1864-1874).

Cette nouvelle est d'abord parue dans le *Petit Journal* où Zola a tenu une critique journalistique de 1865 à 1872.

1. *Villégiature* : maison de campagne.

2. *Bonnetier* : marchand de lingerie.

3. *Solennel* : grave.

4. *Arcueil* : village proche de Paris.

5. *Étique* : maigre.

6. *Ineffable* : inexprimable.

7. *Équipés en guerre* : chargés comme s'ils partaient à la guerre.

8. *Suffocation* : étouffement.

## UN GENRE LITTÉRAIRE : LA NOUVELLE

Le récit « Aux Champs » fait partie du recueil *les Contes de la Bécasse* (1883) de Guy de MAUPASSANT. Pourtant il ne s'agit pas d'un conte comparable à ceux que la tradition rapporte, dans lesquels apparaissent des personnages merveilleux. Il s'agit d'une **nouvelle**.

Le texte suivant explique ce qu'est une nouvelle, et comment ce genre de récit a évolué au cours des siècles.

**L**E XV<sup>e</sup> SIECLE VOIT LA NAISSANCE DU premier recueil de nouvelles françaises : *les Cent nouvelles nouvelles*, œuvre anonyme imitant les nouvelles italiennes, comme *le Décaméron*<sup>12</sup>. En France, le recueil le plus connu est celui de Marguerite d'Angoulême, *l'Heptaméron*<sup>13</sup>. La conception de la nouvelle à ses origines offre le visage suivant : un récit bref, à la structure narrative claire et nette, rapide dans son déroulement, resserré dans l'exposition ; un récit conté, en raison du ton oral qui lui est conféré, dont le thème s'inscrit souvent dans la tradition du fabliau<sup>14</sup> du Moyen Âge.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, le temps de la nouvelle-fabliau est révolu. On compose des histoires qui ont perdu tout cachet oral, qui se définissent par le romanesque le plus extravagant : rapt d'héroïnes, naufrages, attaques de corsaires, substitution de personnes, etc. De plus, la nouvelle devient « galante ». Après une conception de la nouvelle, fondée sur l'unité et le resserrement anecdotiques, on trouve un récit étoffé, compliqué, diffus. La nouvelle ne raconte plus une aventure, mais des aventures. Elle devient un « petit roman ». Elle prend dès lors des dimensions importantes, cinq ou six histoires suffisent pour constituer un recueil. De 1656 à 1700 paraissent plus de vingt-cinq recueils et près de cent trente nouvelles.

De 1700 à 1750, la nouvelle « petit roman », cédant peu à peu le relais au roman (Lesage<sup>15</sup>, Prévost<sup>16</sup>), finit par disparaître. Ce n'est que vers 1760 que la nouvelle retrouvera une certaine vitalité.

Le XIX<sup>e</sup> siècle est l'âge d'or de la nouvelle. Tous les grands romanciers en écrivent. Par rapport aux siècles antérieurs, la nouvelle offre une plus grande diversité : parfois récit fantastique, elle est cependant plus souvent un récit qui s'inscrit dans un contexte réel, vrai : un récit vrai, sérieux, qui tire parti des événements courants de la vie quotidienne. Du point de vue de la forme, la diversité caractérise également la nouvelle du XIX<sup>e</sup> siècle. Le plus souvent, elle se présente comme un récit court, parce que l'auteur respecte les exigences de la brièveté, de la rapidité, de la concision et du resserrement narratif. La nouvelle se distingue bien du roman, avec en outre ce sens de la phrase-choc qui clôture le récit sur un effet saisissant.

Aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, « conte » est un terme qui désigne des types particuliers de récits, distincts des « nouvelles » : conte de fées, conte oriental, conte philosophique, conte moral. À partir du XIX<sup>e</sup> siècle, les deux termes deviennent à peu près synonymes : « Je vous prie, réclame Maupassant à son éditeur en 1891, d'envoyer tout de suite par la poste le volume de nouvelles paru chez vous où on trouve une intitulée "Le Testament". Je crois que c'est dans *les Contes de la Bécasse*. » Il est illusoire de vouloir distinguer, dans l'œuvre de Maupassant par exemple, des « contes » et des « nouvelles » : tout au plus peut-on dire que certains textes placés dans un cadre, sont *contés* : par un narrateur-acteur ou par un narrateur-témoin.

D'après l'article de René GODENNE,  
« La nouvelle française, des origines à nos jours »,  
paru dans le n° 87  
du *Français Aujourd'hui*, septembre 1989.

---

<sup>12</sup> . *le Décaméron* : recueil de Boccace (entre 1350 et 1353) « dans lequel sont rassemblées cent nouvelles racontées, en dix jours, par sept femmes et trois jeunes hommes » réunis à la campagne pour fuir la peste de 1348 qui sévit à Florence.

<sup>13</sup> . *l'Heptaméron* ou *Contes ou Nouvelles de la reine de Navarre* : ouvrage inachevé (1559) de Marguerite de Navarre, inspiré du *Décaméron* de Boccace : il s'agit de soixante-douze nouvelles, contes lestes dans la lignée des fabliaux, ou récits sérieux tout imprégnés d'une morale mondaine.

<sup>14</sup> . Fabliau : petit récit, édifiant ou plaisant, du Moyen Âge.

<sup>15</sup> . Alain René LESAGE : romancier et auteur dramatique français (1668-1747) ; *le Diable boiteux* (1707), *l'Histoire de Gil Blas de Santillane* (1715-1735).

<sup>16</sup> . L'ABBE PREVOST : romancier français (1697-1763). Ses *Mémoires et aventures d'un homme de qualité* (1728-1731) contiennent *la Véritable Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut* (1731).

## EXPRESSION ÉCRITE

Voici le début d'une nouvelle de **Maupassant**, « Le Papa de Simon » (parue dans *la Réforme* le 11/02/1879).

**Proposez deux fins possibles : l'une qui conviendrait à un « conte », au sens traditionnel de « conte de fées » ; l'autre, plus cruelle, qui conviendrait à une nouvelle dans la tonalité de « Aux Champs ».**

**M**IDI FINISSAIT DE SONNER. La porte de l'école s'ouvrit, et les gamins se précipitèrent en se bousculant pour sortir plus vite. Mais au lieu de se disperser rapidement et de rentrer dîner<sup>1</sup> comme ils le faisaient chaque jour, ils s'arrêtèrent à quelques pas, se réunirent par groupes et se mirent à chuchoter.

C'est que, ce matin-là, Simon, le fils de la Blanchotte, était venu à la classe pour la première fois.

Tous avaient entendu parler de la Blanchotte dans leurs familles ; et quoiqu'on lui fit bon accueil en public, les mères la traitaient entre elles avec une sorte de compassion un peu méprisante qui avait gagné les enfants sans qu'ils sussent du tout pourquoi.

Quant à Simon, ils ne le connaissaient pas, car il ne sortait jamais, et il ne galopait<sup>2</sup> point avec eux dans les rues du village ou sur les bords de la rivière. Aussi ne l'aimaient-ils guère ; et c'était avec une certaine joie, mêlée d'un étonnement considérable, qu'ils avaient accueilli et qu'ils s'étaient répété l'un à l'autre cette parole dite par un gars de quatorze ou quinze ans qui paraissait en savoir long tant il clignait finement des yeux :

— Vous savez... Simon... eh bien, il n'a pas de papa.

Le fils de la Blanchotte parut à son tour sur le seuil de l'école.

Il avait sept ou huit ans. Il était un peu palot, très propre, avec l'air timide, presque gauche.

Il s'en retournait chez sa mère quand les groupes de ses camarades, chuchotant toujours et le regardant avec les yeux malins et cruels des enfants qui méditent un mauvais coup, il l'entourèrent peu à peu et finirent par l'enfermer tout à fait. Il restait là, planté au milieu d'eux, surpris et embarrassé, sans comprendre ce qu'on allait lui faire. Mais le gars qui avait apporté la nouvelle, enorgueilli du succès obtenu déjà, lui demanda :

— Comment t'appelles-tu, toi ? »

Il répondit : « Simon.

— Simon quoi ? » reprit l'autre.

L'enfant répéta tout confus : « Simon. »

Le gars lui cria : « On s'appelle Simon quelque chose... c'est pas un nom, ça... Simon. »

Et lui, prêt à pleurer, répondit pour la troisième fois :

« Je m'appelle Simon. »

Les galopins se mirent à rire. Le gars triomphant éleva la voix : « Vous voyez bien qu'il n'a pas de papa. »

Un grand silence se fit. Les enfants étaient stupéfaits par cette chose extraordinaire, impossible, monstrueuse — un garçon qui n'a pas de papa — ; ils le regardaient comme un phénomène, un être hors de la nature, et ils sentaient grandir en eux ce mépris, inexplicable jusque-là, de leurs mères pour la Blanchotte.

Quant à Simon, il s'était appuyé contre un arbre pour ne pas tomber ; et il restait comme atterré par un désastre irréparable. Il cherchait à expliquer. Mais il ne pouvait rien trouver pour leur répondre, et démentir cette chose affreuse qu'il n'avait pas de papa.

Enfin, livide, il leur cria à tout hasard :

— Si, j'en ai un.

— Où est-il ? » demanda le gars.

Simon se tut ; il ne savait pas. Les enfants riaient, très excités ; et ces fils des champs, plus proches des bêtes, éprouvaient ce besoin cruel qui pousse des poules d'une basse-cour à achever l'une d'entre elles aussitôt qu'elle est blessée. Simon avisa tout à coup un petit voisin, le fils d'une veuve, qu'il avait toujours vu, comme lui-même, tout seul avec sa mère.

« Et toi non plus, dit-il, tu n'as pas de papa.

— Si, répondit l'autre, j'en ai un.

— Où est-il ? riposta Simon.

— Il est mort, déclara l'enfant avec une fierté superbe, il est au cimetière, mon papa. »

Un murmure d'approbation courut parmi les garnements, comme si ce fait d'avoir son père mort au cimetière eût grandi leur camarade pour écraser cet autre qui n'en avait point du tout. Et ces polissons, dont les pères étaient pour la plupart, méchants, ivrognes, voleurs et durs à leurs femmes, se bousculaient en se serrant de plus en plus, comme si eux, les légitimes, eussent voulu étouffer dans une pression celui qui était hors la loi.

L'un, tout à coup, qui se trouvait contre Simon, lui tira la langue d'un air narquois et lui cria :

« Pas de papa ! pas de papa ! »

Simon le saisit à deux mains aux cheveux et se mit à lui cribler les jambes de coups de pied, pendant qu'il lui mordait la joue cruellement. Il se fit une bousculade énorme. Les deux combattants furent séparés, et Simon se trouva frappé, déchiré, meurtri, roulé par terre, au milieu du cercle des galopins qui applaudissaient. Comme il se relevait, en nettoyant machinalement avec sa main sa petite blouse toute sale de poussière, quelqu'un lui cria :

« Va le dire à ton papa. »

Alors il sentit dans son cœur un grand écroulement. Ils étaient plus forts que lui, ils l'avaient battu, et il ne pouvait point leur répondre, car il sentait bien que c'était vrai qu'il n'avait pas de papa. Plein d'orgueil, il essaya pendant quelques secondes de lutter contre les larmes qui l'étranglaient. Il eut une suffocation, puis, sans cris, il se mit à pleurer par grands sanglots qui le secouaient précipitamment.

Alors une joie féroce éclata chez ses ennemis, et naturellement, ainsi que les sauvages dans leurs gaietés terribles, il se prirent par la main et se mirent à danser en rond autour de lui, en répétant comme un refrain :

« Pas de papa ! pas de papa ! »

Mais Simon tout à coup cessa de sangloter. Une rage l'affola. Il y avait des pierres sous ses pieds ; il les ramassa et, de toutes ses forces, les lança contre ses bourreaux. Deux ou trois furent atteints et se sauvèrent en criant ; et il avait l'air tellement formidable<sup>3</sup> qu'une panique eut lieu parmi les autres. Lâches, comme l'est toujours la foule devant un homme exaspéré, ils se débandèrent et s'enfuirent.

Resté seul, le petit enfant sans père se mit à courir vers les champs, car un souvenir lui était venu qui avait amené dans son esprit une grande résolution. Il voulait se noyer dans la rivière.

Il se rappelait en effet que, huit jours auparavant, un pauvre diable qui mendiait sa vie s'était jeté dans l'eau parce qu'il n'avait plus d'argent. Simon était là lorsqu'on le repêchait ; et le triste bonhomme, qui lui semblait ordinairement lamentable, malpropre et laid, l'avait alors frappé par son air tranquille, avec ses joues pâles, sa longue barbe mouillée et ses yeux ouverts, très calmes. On avait dit

alentour : « Il est mort. » Quelqu'un avait ajouté : « Il est bien heureux maintenant. » Et Simon voulait aussi se noyer, parce qu'il n'avait pas de père, comme ce misérable qui n'avait pas d'argent.

Il arriva tout près de l'eau et la regarda couler. Quelques poissons folâtraient, rapides, dans le courant clair, et, par moments, faisaient un petit bond et happaient des mouches, voltigeant à la surface. Il cessa de pleurer pour les voir, car leur manège l'intéressait beaucoup. Mais, parfois, comme dans les accalmies d'une tempête passent tout à coup de grandes rafales de vent qui font craquer les arbres et se perdent à l'horizon, cette pensée lui revenait avec une douleur aiguë : « Je vais me noyer parce que j'ai n'ai point de papa. »

Il faisait très chaud, très bon. Le doux soleil chauffait l'herbe. L'eau brillait comme un miroir. Et Simon avait des minutes de béatitude, de cet alanguissement qui suit les larmes, où il lui venait de grandes envies de s'endormir là, sur l'herbe, dans la chaleur.

Une petite grenouille verte sauta sous ses pieds. Il essaya de la prendre. Elle lui échappa. Il la poursuivit et la manqua trois fois de suite. Enfin il la saisit par l'extrémité de ses pattes de derrière et il se mit à rire en voyant les efforts que faisait la bête pour s'échapper. Elle se ramassait sur ses grandes jambes, puis d'une détente brusque, les allongeait subitement, raides comme deux barres ; tandis que, l'œil tout rond avec son cercle d'or, elle battait l'air de ses pattes de devant qui s'agitaient comme des mains. Cela lui rappela un joujou fait avec trois planchettes de bois clouées en zigzag les unes sur les autres, qui, par un mouvement semblable, conduisaient l'exercice de petits soldats piqués dessus. Alors, il pensa à sa maison, puis à sa mère, et, pris d'une grande tristesse, il recommença à pleurer. Des frissons lui passaient dans les membres ; il se mit à genoux et récita sa prière comme avant de s'endormir. Mais il ne put achever, car des sanglots lui revinrent si pressés, si tumultueux, qu'ils l'envahirent tout entier. Il ne pensait plus ; il ne voyait plus rien autour de lui et il n'était occupé qu'à pleurer.

Soudain, une lourde main s'appuya sur son épaule et une grosse voix lui demanda : « Qu'est-ce qui te fait donc tant de chagrin, mon bonhomme ? »

Simon se retourna. Un grand ouvrier qui avait une barbe et des cheveux noirs tout frisés le regardait d'un air bon. Il répondit

avec des larmes plein les yeux et plein la gorge :

« Ils m'ont battu... parce que... je... je... n'ai pas... de papa... pas de papa...

– Comment, dit l'homme en souriant, mais tout le monde en a un ! »

L'enfant reprit péniblement au milieu des spasmes de son chagrin : « Moi... moi... je n'en ai pas. » [...]

Guy de MAUPASSANT, « Le Papa de Simon »  
in *la Maison Tellier*, 1881.

## QUELQUES FAITS DIVERS

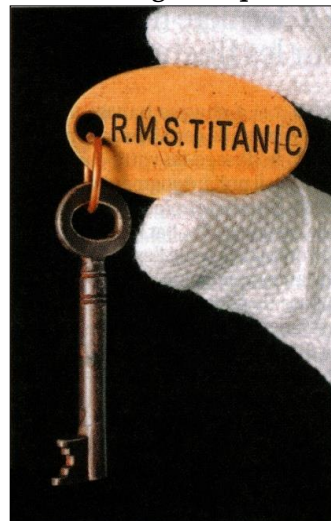
**ROSSIGNOL.** La perte de clé la plus catastrophique de l'histoire

**C'est peut-être parce que la vigie du « Titanic » n'avait pas accès à ses jumelles que le paquebot a coulé.**

**Q**UELQUES JOURS AVANT l'appareillage du *Titanic* pour son premier – et dernier – voyage, en 1912, le commandant ordonna à l'officier en second, David Blair, de laisser sa place à bord à un officier plus expérimenté. En quittant le navire, Blair oublia de remettre à son remplaçant une petite clé de cuivre dont il avait la charge. Il s'agissait de la clé d'un coffre, situé dans le nid-de-pie, au sommet du mât du *Titanic*, qui contenait une paire de jumelles. Or, lors de l'enquête du Sénat américain sur le naufrage, Fred Fleet, l'un des rares survivants parmi l'équipage, affirma

que, si la vigie avait disposé des jumelles, il aurait aperçu l'iceberg fatal à temps pour l'éviter. La clé fatidique vient d'être mise en vente aux enchères, en Grande-Bretagne. Elle pourrait se vendre 200 000 €. Pourvu qu'elle ne porte pas la poisse à son nouveau propriétaire... •

**légende qui se forge.**



**Une clé oubliée, et c'est une**

**DERNIÈRES VOLONTÉS.** Tout pour ma chienne, dit le testament

« **A**VOIR UNE VIE DE chien », cela signifie ne pas avoir une vie facile... mais Trouble, une femelle maltaise, ne risque pas de vérifier l'adage. Sa « maman », Leona Helmsley, une milliardaire à la tête d'un immense empire immobilier et hôtelier dont

l'Empire State Building, a décidé de léguer 12 millions de dollars à la fondation créée pour sa boule de poils. L'objectif : permettre à Trouble de continuer à vivre dans l'opulence et le luxe... Dans ce testament très particulier, on retrouve en deuxième position (après Trouble) le frère de la

millionnaire, qui hérite de quelques millions de dollars... avec l'obligation de s'occuper du chienchien à sa maman. Et, quand il sera l'heure du trépas pour Trouble, Leona a tout prévu : la dépouille rejoindra... le mausolée de la famille. Bref, pour les héritiers dépouillés, c'est vache ! •

**TROP MIGNON.** Un cambrioleur vole, puis s'excuse et rend tout

**L**E DOMICILE DE GRAEME ET SHIRLEY Glass, à Queenstown en Nouvelle-Zélande, a été cambriolé deux fois un jour de la semaine dernière. La première fois, rapporte l'*Otago Daily Times*, le voleur a cassé une vitre et est reparti avec un ordinateur portable, une caméra et un portefeuille contenant une carte de crédit. Plus tard, il est revenu rendre les objets volés, ainsi que des

gants et un ballon de basket achetés avec la carte volée, et a laissé ce message : « *Je n'ai jamais écrit de mots plus vrais que quand je vous dis que je suis désolé de ce que je vous ai fait. Du fond du cœur, je vous demande pardon.* » Et il a promis de laisser de quoi réparer la vitre cassée. Les gentlemen cambrioleurs existent encore. •

*Marianne* du 8 au 14 septembre 2007 (pp. 28 & 29).

Cette étude littéraire a été rédigée par Maupassant à Étretat en septembre 1887 et publiée le 7 janvier 1888 dans le supplément littéraire du Figaro. Elle devait être jointe au roman jugé trop court par l'éditeur. L'auteur présente ses idées sur la création romanesque.

## Le Roman

E N'AI POINT L'INTENTION DE PLAIDER ICI POUR LE PETIT ROMAN QUI SUIT. Tout au contraire les idées que je vais essayer de faire comprendre entraîneraient plutôt la critique du genre d'étude psychologique que j'ai J'entrepris dans *Pierre et Jean*.

Je veux m'occuper du Roman en général. [...]

Mais en se plaçant au point de vue même de ces artistes réalistes, on doit discuter et contester leur théorie qui semble pouvoir être résumée par ces mots : « Rien que la vérité et toute la vérité. » Leur intention étant de dégager la philosophie de certains faits constants et courants, ils devront souvent corriger les événements au profit de la vraisemblance et au détriment de la vérité, car Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Le réaliste, s'il est un artiste, cherchera, non pas à nous montrer la photographie banale de la vie, mais à nous en donner la vision plus complète, plus saisissante, plus probante que la réalité même.

Raconter tout serait impossible, car il faudrait alors un volume au moins par journée, pour énumérer les multitudes d'incidents insignifiants qui emplissent notre existence. [...]

Un choix s'impose donc — ce qui est une première atteinte à la théorie de toute la vérité.

Faire vrai consiste donc à donner l'illusion complète du vrai, suivant la logique ordinaire des faits, et non à les transcrire servilement dans le pêle-mêle de leur succession.

J'en conclus que les Réalistes de talent devraient s'appeler plutôt des Illusionnistes. [...]

Ne nous fâchons donc contre aucune théorie puisque chacune d'elles est simplement l'expression généralisée d'un tempérament qui s'analyse.

Il en est deux surtout qu'on a souvent discutées en les opposant l'une à l'autre au lieu de les admettre l'une et l'autre : celle du roman d'analyse pure et celle du roman objectif. Les partisans de l'analyse demandent que l'écrivain s'attache à indiquer les moindres évolutions d'un esprit et tous les mobiles les plus secrets qui déterminent nos actions, en n'accordant au fait lui-même qu'une importance très secondaire. Il est le point d'arrivée, une simple borne, le prétexte du roman.

Il faudrait donc, d'après eux, écrire ces œuvres précises et rêvées où l'imagination se confond avec l'observation, à la manière d'un philosophe composant un livre de psychologie, exposer les causes en les prenant aux origines les plus lointaines, dire tous les pourquoi de tous les vouloirs et discerner toutes les réactions de l'âme agissant sous l'impulsion des intérêts, des passions ou des instincts.

Les partisans de l'objectivité (quel vilain mot !) prétendant, au contraire, nous donner la représentation exacte de ce qui a lieu dans la vie, évitent avec soin toute explication compliquée, toute dissertation sur les motifs, et se bornent à faire passer sous nos yeux les personnages et les événements.

Pour eux, la psychologie doit être cachée dans le livre comme elle est cachée en réalité sous les faits dans l'existence.

Le roman conçu de cette manière y gagne de l'intérêt, du mouvement dans le récit, de la couleur, de la vie remuante.

Donc, au lieu d'expliquer longuement l'état d'esprit d'un personnage, les écrivains objectifs cherchent l'action ou le reste que cet état d'âme doit faire accomplir fatalement à cet homme dans une situation déterminée. Et ils le font se conduire de telle manière, d'un bout à l'autre du volume, que tous ses actes, tous ses mouvements, soient le reflet de sa nature intime, de toutes ses pensées, de toutes ses volontés ou de toutes ses hésitations. Ils cachent donc la psychologie au lieu de l'étaler, ils en font la carcasse de l'œuvre, comme l'ossature invisible est la carcasse du corps humain. Le peintre qui fait notre portrait ne montre pas notre squelette.

Il me semble aussi que le roman exécuté de cette façon y gagne en sincérité. Il est d'abord plus vraisemblable, car les gens que nous voyons agir autour de nous ne nous racontent point les mobiles auxquels ils obéissent. [...]

Guy de MAUPASSANT, *le Roman*, Préface de *Pierre et Jean*,  
« La Guillette », Étretat, septembre 1887.

## AUX CHAMPS\*

À Octave Mirbeau

**L**ES DEUX CHAUMIERES ETAIENT COTE A côte, au pied d'une colline, proches d'une petite ville de bains. Les deux paysans besognaient dur la terre inféconde pour élever tous leurs petits. Chaque ménage en avait quatre. Devant les deux portes voisines, toute la marmaille grouillait du matin au soir. Les deux aînés avaient six ans et les deux cadets quinze mois environ ; les mariages et, ensuite les naissances, s'étaient produits à peu près simultanément dans l'une et l'autre maison.



Léon-Augustin LHERMITTE,  
*la Paye des moissonneurs*, 1882  
(peinture à l'huile sur toile, musée d'Orsay, Paris).

Les deux mères distinguaient à peine leurs produits dans le tas ; et les deux pères confondaient tout à fait. Les huit noms dansaient dans leur tête, se mêlaient sans cesse ; et, quand il fallait en appeler un, les hommes souvent en criaient trois avant d'arriver au véritable.

La première des deux demeures, en venant de la station d'eau de Rolleport<sup>2</sup>, était occupée par les Tuvache, qui avaient trois filles et un garçon ; l'autre mesure abritait les Vallin, qui avaient une fille et trois garçons.

Tout cela vivait péniblement de soupe, de pommes de terre et de grand air. À sept heures, le matin, puis à midi, puis à six heures, le soir, les ménagères réunissaient leurs mioches pour donner la pâtée, comme les gardeurs d'oies rassemblent leurs bêtes. Les enfants étaient assis, par rang d'âge, devant la table en bois, vernie par cinquante ans d'usage. Le dernier moutard avait à peine la bouche au niveau de la planche. On posait devant eux l'assiette creuse pleine de pain molli dans l'eau où avaient cuit les pommes de terre, un demi-chou et trois oignons ; et toute la lignée<sup>3</sup> mangeait jusqu'à plus faim. La mère empâtait<sup>4</sup> elle-même le petit. Un peu de viande au pot-au-feu, le dimanche, était une fête pour tous ; le père, ce jour-là, s'attardait au repas en répétant : « Je m'y ferais bien tous les jours. »



Par un après-midi du mois d'août, une légère voiture s'arrêta brusquement devant les deux chaumières, et une jeune femme, qui conduisait elle-même, dit au monsieur assis à côté d'elle :

– Oh ! regarde, Henri, ce tas d'enfants ! Sont-ils jolis, comme ça, à grouiller dans la poussière !

L'homme ne répondit rien, accoutumé à ces admirations qui étaient une douleur et presque un reproche pour lui.

La jeune femme reprit :

– Il faut que je les embrasse ! Oh ! comme je voudrais en avoir un, celui-là, le tout petit !

Et, sautant de la voiture, elle courut aux enfants, prit un des deux derniers, celui des Tuvache, et, l'enlevant dans ses bras, elle le baisa passionnément sur ses joues sales, sur ses cheveux blonds frisés et pommadés de terre, sur ses menottes qu'il agitait pour se débarrasser des caresses ennuyeuses.

Puis elle remonta dans sa voiture et partit au grand trot. Mais elle revint la semaine suivante, s'assit elle-même par terre, prit le moutard dans ses bras, le bourra de gâteaux, donna des bonbons à tous les autres ; et joua avec eux comme une gamine, tandis que son mari attendait patiemment dans sa frêle voiture.

Elle revint encore, fit connaissance avec les parents, reparut tous les jours, les poches pleines de friandises et de sous.

Elle s'appelait Mme Henri d'Hubières.

Un matin, en arrivant, son mari descendit avec elle ; et, sans s'arrêter aux mioches, qui la connaissaient bien maintenant, elle pénétra dans la demeure des paysans.

Ils étaient là, en train de fendre du bois pour la soupe : ils se redressèrent tout surpris, donnèrent des chaises et attendirent. Alors la jeune femme, d'une voix entrecoupée, tremblante, commença :

– Mes braves gens, je viens vous trouver parce que je voudrais bien... je voudrais bien emmener avec moi... votre petit garçon...

Les campagnards, stupéfaits et sans idée, ne répondirent pas.

Elle reprit haleine et continua.

– Nous n'avons pas d'enfants ; nous sommes seuls, mon mari et moi... Nous le garderions... voulez-vous ?

La paysanne commençait à comprendre. Elle demanda :

– Vous voulez nous prend'e Charlot ? Ah ben non, pour sûr.

Alors M. d'Hubières intervint :

– Ma femme s'est mal expliquée. Nous voulons l'adopter, mais il reviendra vous voir. S'il tourne bien, comme tout porte à le croire, il sera notre héritier. Si nous avons, par hasard, des enfants, il partagerait également avec eux. Mais s'il ne répondait pas à nos soins, nous lui donnerions, à sa majorité, une somme de vingt mille francs, qui sera immédiatement déposée en son nom chez le notaire. Et, comme on a aussi pensé à vous, on vous servira jusqu'à votre mort une rente de cent francs par mois. Avez-vous bien compris ?

La fermière s'était levée, toute furieuse.

– Vous voulez que j'vous vendions Charlot ? Ah ! mais non ; c'est pas des choses qu'on d'mande à une mère, ça ! Ah ! mais non ! Ce s'rait une abomination.

L'homme ne disait rien, grave et réfléchi ; mais il approuvait sa femme d'un mouvement continu de la tête.

Mme d'Hubières, éperdue, se mit à pleurer, et, se tournant vers son mari, avec une voix pleine de sanglots, une voix d'enfant dont tous les désirs ordinaires sont satisfaits, elle balbutia :

– Ils ne veulent pas, Henri, ils ne veulent pas !

Alors ils firent une dernière tentative.

– Mais, mes amis, songez à l'avenir de votre enfant, à son bonheur, à...

La paysanne, exaspérée, lui coupa la parole :

– C'est tout vu, c'est tout entendu, c'est tout réfléchi... Allez-vous-en, et pi, que j'vous revoie point par ici. C'est i permis d'vouloir prendre un éfant<sup>5</sup> comme ça !

Alors, Mme d'Hubières, en sortant, s'avisait qu'ils étaient deux tout petits, et elle demanda à travers ses larmes, avec une ténacité de femme volontaire et gâtée, qui ne veut jamais attendre :

– Mais l'autre petit n'est pas à vous ?

Le père Tuvache répondit :

– Non, c'est aux voisins ; vous pouvez y aller si vous voulez.

Et il rentra dans sa maison, où retentissait la voix indignée de sa femme.

Les Vallin étaient à table, en train de manger avec lenteur des tranches de pain qu'ils frottaient

parcimonieusement<sup>6</sup> avec un peu de beurre piqué au couteau, dans une assiette entre eux deux.

M. d'Hubières recommença ses propositions, mais avec plus d'insinuations, de précautions oratoires<sup>7</sup>, d'astuce.

Les deux ruraux hochaient la tête en signe de refus ; mais quand ils apprirent qu'ils auraient cent francs par mois, ils se considérèrent, se consultant de l'œil, très ébranlés.

Ils gardèrent longtemps le silence, torturés, hésitants. La femme enfin demanda :

– Qué qu' t'en dis, l'homme ?

Il prononça d'un ton sentencieux :

– J'dis qu' c'est point méprisable.

Alors Mme d'Hubières, qui tremblait d'angoisse, leur parla de l'avenir du petit, de son bonheur, et de tout l'argent qu'il pourrait leur donner plus tard.

Le paysan demanda :

– C'te rente de douze cents francs, ce s'ra promis d'avant l' notaire ?

M. d'Hubières répondit :

– Mais certainement, dès demain.

La fermière, qui méditait, reprit :

– Cent francs par mois, c'est point suffisant pour nous priver du p'tit ; ça travaillera dans quéqu'z'ans c'éfant ; i nous faut cent vingt francs.

Mme d'Hubières, trépignant d'impatience, les accorda tout de suite ; et, comme elle voulait enlever l'enfant, elle donna cent francs en cadeau pendant que son mari faisait un écrit. Le maire et un voisin, appelés aussitôt, servirent de témoins complaisants<sup>8</sup>.

Et la jeune femme, radieuse, emporta le marmot hurlant, comme on emporte un bibelot désiré d'un magasin.

Les Tuvache, sur leur porte, le regardaient partir, muets, sévères, regrettant peut-être leur refus.

On n'entendit plus du tout parler du petit Jean Vallin. Les parents, chaque mois, allaient toucher leurs cent vingt francs chez le notaire ; et ils étaient fâchés avec leurs voisins parce que la mère Tuvache les agonisait d'ignominies<sup>9</sup>, répétant sans cesse de porte en porte qu'il fallait être dénaturé pour vendre son enfant, que c'était une horreur, une saleté, une corromperie.

Et parfois elle prenait en ses bras son Charlot avec ostentation<sup>10</sup>, lui criant, comme s'il eût compris :

– J' t'ai pas vendu, mé, j' t'ai pas vendu, mon p'tiot. J' vends pas m's éfants, mé. J' sieus pas riche, mais vends pas m's éfants.

Et, pendant des années et encore des années, ce fut ainsi chaque jour ; chaque jour des allusions grossières étaient vociférées devant la porte. La mère Tuvache avait fini par se croire supérieure à toute la contrée parce qu'elle n'avait pas vendu Charlot. Et ceux qui parlaient d'elle disaient :

– J' sais ben que c'était engageant<sup>11</sup>, égal, elle s'a conduite comme une bonne mère.

On la citait ; et Charlot qui prenait dix-huit ans, élevé dans cette idée qu'on lui répétait sans répit, se jugeait lui-même supérieur à ses camarades, parce qu'on ne l'avait pas vendu.



Henri FANTIN-LATOURE, *la Famille Dubourg*, 1878  
(huile sur toile, 1465 x 1705 cm ;  
Musée d'Orsay, Paris.)

Les Vallin vivotaient à leur aise, grâce à la pension. Leur fils aîné partit au service, le second mourut.

La fureur inépuisable des Tuvache, restés misérables, venait de là. Charlot resta seul à peiner avec le vieux père pour nourrir la mère et deux autres sœurs cadettes qu'il avait.

Il prenait vingt et un ans, quand, un matin, une brillante voiture s'arrêta devant les deux chaumières. Un jeune monsieur, avec une chaîne de montre en or, descendit, donnant la main à une vieille dame en cheveux blancs. La vieille dame lui dit :

– C'est là, mon enfant, à la seconde maison.

Et il entra comme chez lui dans la mesure des Vallin.

La vieille mère lavait ses tabliers ; le père, infirme, sommeillait près de l'âtre. Tous deux levèrent la tête, et le jeune homme dit :

– Bonjour, papa ; bonjour, maman.

Ils se redressèrent, effarés. La paysanne laissa tomber d'émoi son savon dans l'eau et balbutia :

– C'est-i té, m'n éfant ? C'est-i té, m'n éfant ?<sup>12</sup>

Il la prit dans ses bras et l'embrassa, en répétant : « Bonjour, maman ! », tandis que le vieux, tout tremblant, disait, de son ton calme qu'il ne perdait jamais : « Te v'là-t'i revenu, Jean ? », comme s'il l'avait vu un mois auparavant.

Et, quand ils se furent reconnus, les parents voulurent tout de suite sortir le fieu<sup>13</sup> dans le pays pour le montrer. On le conduisit chez le maire, chez l'adjoint, chez le curé, chez l'instituteur.

Charlot, debout sur le seuil de sa chaumière, le regardait passer.

Le soir, au souper, il dit aux vieux :

– Faut'i qu' vous ayez été sots pour laisser prendre le p'tit aux Vallin !

Sa mère répondit obstinément :

– J'voulions point vendre not' éfant !

Le père ne disait rien.

Le fils reprit :

– C'est-i pas malheureux d'être sacrifié comme ça !

Alors le père Tuvache articula d'un ton coléreux :

– Vas-tu pas nous r'procher d' t'avoir gardé ?

Et le jeune homme brutalement :

– Oui, j' vous le r'proche, que vous n'êtes que des niants<sup>14</sup>. Des parents comme vous, ça fait l' malheur des éfants. Qu' vous mériteriez que j' vous quitte.

La bonne femme pleurait dans son assiette. Elle gémit tout en avalant des cuillerées de soupe dont elle répandait la moitié :

– Tuez-vous donc pour élever d's éfants !

Alors le gars, rudement :

– J'aimerais mieux n'être point né que d'être c' que j' suis. Quand j'ai vu l'autre, tantôt, mon sang n'a fait qu'un tour. Je m' suis dit : – V'là c' que j' serais maintenant !

Il se leva.

– Tenez, j' sens bien que je ferai mieux de n' pas rester ici, parce que j' vous le reprocherais du matin au soir, et que j' vous ferais une vie d' misère. Ça, voyez-vous, j' vous l' pardonnerai jamais !

Les deux vieux se taisaient, atterrés, larmoyants.

Il reprit :

– Non, c't' idée-là, ce serait trop dur. J'aime mieux m'en aller chercher ma vie aut' part !

Il ouvrit la porte. Un bruit de voix entra. Les Vallin festoyaient avec l'enfant revenu.

Alors Charlot tapa du pied et, se tournant vers ses parents, cria :

– Manants<sup>15</sup>, va !

Et il disparut dans la nuit.

Guy de MAUPASSANT, « Aux Champs »,  
in *les Contes de la Bécasse*, 1883.



François Nicolas Augustin FEYEN-PERRIN,  
*Portrait de Guy de Maupassant*, 1876 ;  
(huile sur toile, Musée national  
du Château de Versailles et du Trianon).

---

1 . *Dîner* : déjeuner.

2 . *Galopiner* : s'amuser, vagabonder, polissonner. (Ce terme, non répertorié dans les dictionnaires à la fin du XIXe s., se comprend d'après le contexte.)

3 . *Formidable* : qui inspire ou qui est de nature à inspirer une grande crainte. (C'est là le sens étymologique du terme : du latin, *formidare* : craindre, redouter.)

3

i

\* Cette nouvelle fut publiée pour la première fois dans le journal *le Gaulois*, le 31 octobre 1882.

1. Octave MIRBEAU (1848-1917) : écrivain contemporain de Maupassant.

2 . *Rolleport* : ce nom est inventé par Maupassant.

3 . *Lignée* : à la fois « les enfants en ligne », et « la descendance ».

4 . *Empâter* : gaver de pâtée. Le mot s'emploie surtout pour les oies, les chapons.

5 . *Éfant* : déformation en patois normand pour « enfant ».

6 . *Parcimonieusement* : en épargnant sur la quantité de beurre, en mettant très peu de beurre.

7 . *Précautions oratoires* : formules prudentes que l'on utilise pour ne pas choquer.

8 . *Complaisants* : le mot est très péjoratif : Maupassant laisse entendre que les témoins ne se font pas prier pour couvrir un acte illégal, sans valeur juridique.

9 . *les agonisait d'ignominies* : les couvrait d'injures déshonorantes.

1 . *Avec ostentation* : en faisant étalage de son enfant, en montrant son enfant avec insistance.

1 . *Engageant* : tentant.

1 . *C'est-i té, m'n éfant ?* : C'est toi, mon enfant ?

1 . *Le fieu* : le fils. (Le narrateur emprunte le langage de ses personnages, par une citation indirecte.)

1 . *Des niants* : des gens de rien, des « propres à rien ». (Terme de mépris courant dans le dialecte normand : déformation de « néant ».)

1 . *Manants* : à l'origine le terme désigne les paysans. Au figuré, c'est un terme de mépris (à l'adresse d'un homme du peuple : « homme grossier, sans éducation »). On peut donc supposer que le terme renvoie ici aux deux sens soulignés : « paysan » et « grossier ».